

Point de vue

# Consécration

À la veille de son exposition personnelle à la Fondation Beyeler de Bâle, l'inclassable Philippe Parreno nous emmène dans les coulisses de son film autour de Marilyn. Entre robot high-tech et décors à la *Mad Men*, il nous dévoile l'ampleur des moyens utilisés dans son processus créatif. PAR ÉRIC TRONCY



## Point de vue

À peine un mois avant l'inauguration de son exposition à la Fondation Beyeler de Bâle, en Suisse, nous avons rencontré Philippe Parreno dans son grand appartement parisien face au Conservatoire national des arts et métiers. Il a atterri le matin même, de retour d'un voyage éclair pour New York où il était parti finaliser des bandes-son pour l'un de ses films. Bien que l'exposition soit désormais très proche, l'artiste travaille encore sur les œuvres à exposer et sur les modalités de leur présentation dans l'espace. Sans perdre de vue l'autre événement artistique dont il est le scénographe au musée d'Art de Philadelphie, programmé à la fin du mois d'octobre, et l'imposante monographie que lui a proposée le Palais de Tokyo pour 2013.

**Ainsi que l'analyse Philippe Parreno**, c'est son exposition à la Serpentine Gallery de Londres, fin 2010, qui a déclenché deux invitations presque simultanées. La première au musée d'Art de Philadelphie, où il doit mettre en scène une exposition consacrée à Jasper Johns, Robert Rauschenberg, John Cage, Merce Cunningham et Marcel Duchamp (dont le musée possède *Le Grand Verre* et la célèbre installation immuable *Étant Donnés...*) soit autant d'artistes qui ont œuvré séparément mais aussi en collaboration les uns avec les autres : un mode d'action que connaît particulièrement bien Philippe Parreno, qui a pour sa part et durant longtemps préféré le travail en équipe, avec Dominique Gonzalez-Foerster notamment. Avec Douglas Gordon, il a réalisé *Zidane – Un portrait du 21<sup>e</sup> siècle*, un film consacré au célèbre joueur de football. Puis, comme il le dit lui-même : "J'ai enfin fait mon coming out en tant qu'artiste. Je n'ai pas fait beaucoup d'objets d'art en mon nom propre, j'ai essentiellement collaboré. Mais, depuis trois ans, je fais des expositions personnelle. Il faut dire qu'avant j'étais plus intéressé par le collectif. Aujourd'hui, c'est le contraire !" La seconde proposition adressée il y a déjà deux ans à cet artiste de 47 ans, et dont la renommée internationale n'est pas nouvelle, est venue de la Fondation Beyeler en Suisse, dirigée depuis 2008 par Sam Keller, l'ancien directeur de la Foire internationale d'art contemporain Art Basel (2000-2006). Mais les expositions sont devenues de très grosses machines qui exigent désormais un travail herculéen. L'obtention de prêts d'œuvres, comme la production de nouvelles, et la spontanéité ne sont plus de mise. Les choses se décident de nombreuses années à l'avance et les artistes doivent imaginer ce qu'ils auront envie de montrer dans trois, quatre ou cinq ans, sans même connaître l'état de la société à venir, sans même connaître leurs goûts futurs... Aussi, à la proposition d'une exposition trop lointaine (après celle consacrée à Jeff Koons au même endroit), Parreno a privilégié un projet moins lointain (deux années quand même !) et aux grandes salles destinées aux expositions temporaires, il a préféré celles des collections permanentes, ou la manifestation consacrée à Felix Gonzalez-Torres l'avait séduit. Et pour le coup, son exposition aura lieu en même temps que celle de Jeff Koons, qu'il fera peut-être littéralement trembler... Car à quelques semaines de l'ouverture, Philippe Parreno envisage en effet une

mise en scène peu ordinaire des deux films qu'il a spécialement réalisés : en jouant sur les infrasons tirés de la bande-son de l'un de ses films, il compte faire vibrer les œuvres du musée. Un geste qui n'est pas gratuit, et qui s'appuie sur l'enregistrement hautement technologique de la "houle profonde de la terre" – des sons pris dans la terre en évitant l'air, que normalement l'oreille ne perçoit pas. Le film en question documente l'existence d'un jardin réalisé en Espagne, sur une longue bande de terre qui jouxte la propriété d'un collectionneur. En collaboration avec le paysagiste belge Bas Smets, Philippe Parreno a transformé cet espace d'un hectare en un curieux paysage de forêt calcinée, de rivière minérale et de ronces sombres. Ce lieu a donné naissance au film, qui, en quelque sorte, en est le portrait, à l'instar de l'autre film qu'il termine : celui de Marilyn Monroe. Un travail sans Marilyn Monroe, bien sûr, mais dont il a cependant convoqué l'esprit avec le concours de spirites et de médiums réunis dans une reconstitution de la chambre de l'hôtel Waldorf Astoria de New York où l'actrice avait séjourné. "Nous avons convoqué son fantôme, et aussi nos propres fantômes, ceux de l'équipe, les miens." En collaborant avec des ingénieurs allemands et suisses, il a mis en œuvre la fabrication d'un robot capable de reproduire l'écriture de l'actrice, ainsi qu'un logiciel reproduisant sa voix. Comme le premier, ce film dure vingt minutes, "la bonne durée pour cet objet, qui relève du 'cinéma d'exposition' plus que du cinéma", analyse Parreno. Deux fois vingt minutes qui ont nécessité deux ans de travail, et un budget d'environ cinq cent mille euros chacun : en plus de la réalisation, l'artiste doit prendre en charge les conditions de production des films. Le premier, par exemple, a été "prévenu" aux collections LVMH à Paris, Daimler en Allemagne et Beyeler en Suisse. Trois exemplaires uniquement, auxquels Parreno a souhaité ajouter un DVD gravé des deux films et de bandes-son alternatives – composées avec Arto Lindsay – qui sera offert gratuitement aux visiteurs "afin que l'exposition continue autrement et se propage ailleurs, comme un virus", un DVD qui aura une durée de vie de un an, après quoi un codec (compresseur-décompresseur) le rendra illisible. Une folie qui a un prix, presque cent cinquante mille euros : "Mais il s'agit d'une œuvre, et elle n'est pas plus chère que le prix de production d'une installation."

**Tandis qu'il raconte** avec passion le travail de deux années bien remplies, son fils entre dans la pièce, un alerte bambin âgé de 5 ans que Parreno n'a pas revu depuis son retour des États-Unis le matin même. L'enfant pousse des cris de joie tandis que son père lui offre des feuilles de papier colorées et... comestibles ! Baigné de lumière par de très grandes baies vitrées, l'appartement sert aussi de lieu de travail : Parreno n'a pas vraiment besoin d'atelier, juste d'un endroit confortable pour poser son ordinateur portable qui renferme tous les trésors sortis de son imagination, y compris la numérisation des dizaines de dessins préparatoires qu'il a faits pour ses films et que, cette fois-ci, il consent à exposer. Ces très grands dessins extrêmement aboutis ressemblent vraiment aux images qu'ils ont engendrées, comme une



Double page précédente : pour son film *Marilyn*, Philippe Parreno a reconstitué la chambre de l'hôtel Waldorf Astoria de New York où elle avait séjourné, et convoqué l'esprit de l'actrice avec le concours de spirites et de médiums. Ci-dessus, le décor du bureau de Marilyn sur lequel l'artiste a posé ses notes et ses dessins.

photographie antérieure. Il devient clair qu'avant de jouer avec les images et les objets, un artiste jongle aujourd'hui avec le temps. Le temps désormais hautement différé de l'invitation à exposer, le temps de conception, de production, et les temporalités superposées de plusieurs projets à mener de front. Quand les expositions de Bâle et de Philadelphie seront passées, Philippe Parreno devra s'atteler à celle que lui a récemment proposée le nouveau directeur du Palais de Tokyo à Paris, Jean de Loisy, sur la totalité de la nouvelle surface d'exposition, soit près de vingt-deux mille mètres carrés ! "J'en ai un peu assez des expositions avec une idée, dans un espace monomaniaque. Une idée, ça ne fait pas un roman ni un film, donc pas une exposition non plus. Là, l'occasion m'est donnée d'une monographie très hétérogène, et bien que je n'aie pas encore eu le loisir d'y réfléchir attentivement, j'envisage avec beaucoup de joie de montrer simultanément diverses versions d'une même œuvre, tous les films et peut-être toutes les collaborations. Il s'agit de trouver une polyphonie dans la monographie. Je réfléchis aussi à un spectacle quotidien, un peu sur le mode du ventriloque que j'avais fait intervenir dans une œuvre ancienne, mais qui viendrait chaque jour pour faire parler des objets. L'exposition elle-même pourrait être un show quotidien, joué à

une certaine heure. Faire de l'hétérogène pour échapper à la fatalité budget-espace-temps. L'exposition chez Beyeler est encore indexée là-dessus, assez fatalement, tandis que celle du Palais de Tokyo sera fondée sur cette hétérogénéité", explique Parreno, qui n'a jamais laissé en paix le format de l'exposition, le transformant en terrain de recherche, essayant d'en déplacer les frontières et les dogmes. "Quand j'ai terminé le film sur le jardin pour la Fondation Beyeler, je l'ai projeté dans des salles de cinéma pour des groupes de gens, parfois pas plus de dix personnes, et je trouvais cela très intéressant d'être un peu comme un montreur d'ours, de partir avec ses bêtes, de trouver une salle pour les montrer à des gens. Aller de ville en ville, faire de la monstration un voyage", raconte-t-il, avant d'annoncer qu'il aimerait se consacrer à la réalisation d'un long-métrage. "Trois projets sont en cours", annonce-t-il, rêveur. Mais on n'en saura pas plus : dans l'appartement, son fils est désormais bien décidé à profiter de la présence de son père, et le bombarde de questions sur les super-héros figurant sur des pansements.

Philippe Parreno, à la Fondation Beyeler, 101 Baselstrasse, Bâle, Suisse, du 10 juin au 30 septembre, [www.fondationbeyeler.ch/fr](http://www.fondationbeyeler.ch/fr).